Document generated on 10/11/2024 11:21 p.m.

Québec français

Ennemi
Connaître le jeu de l'autre

David Rancourt

Number 172, 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71997ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rancourt, D. (2014). Review of [*Ennemi* : connaître le jeu de l'autre]. *Québec français*, (172), 4–6.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

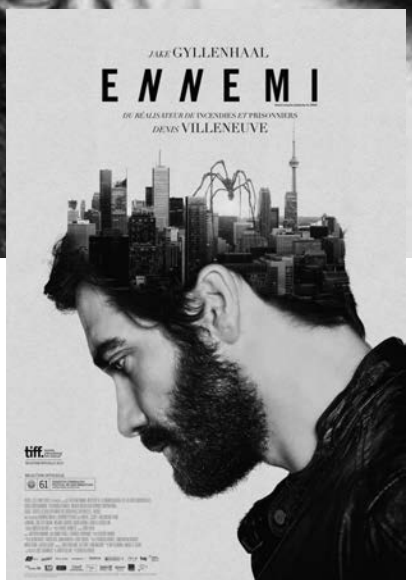
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENNEMI
Connaître le jeu de l'autre

par David Rancourt*



Ennemi (Enemy), deuxième film tourné en anglais par Denis Villeneuve à sortir sur nos écrans coup sur coup, n'est peut-être pas conçu pour reproduire le succès commercial de _Prisonniers (Prisoners)_, mais constitue une expérience stimulante de récit et d'esthétique, pour peu qu'on soit dans une humeur réceptive et qu'on soit prêt à jouer au jeu proposé.

Le film nous fait plonger quelque part entre le banal et le fantastique, et il nous y maintiendra habilement pendant ses 90 minutes. Après un prologue peuplé de femmes nues et d'araignées, scène mystérieuse qui est peut-être un *flash-back*, un *flash-forward*, un rêve ou un cauchemar, nous voici à Toronto, ville baignée d'un smog poétique qui donnera au film sa tonalité dominante de jaune, beige, gris et brun. L'atmosphère semble à la fois toxique et enveloppante, diffusant comme un agréable poison dont on se dit qu'il nous tuera peut-être à la longue.

C'est dans cet univers que vit le personnage incarné par Jake Gyllenhaal, un professeur d'histoire dont l'existence terne bascule soudain quand un soir, regardant le DVD d'un film de seconde zone, il remarque, quelque part à l'arrière-plan d'une scène, un acteur secondaire qui lui ressemble vraiment, vraiment beaucoup trop. Son sosie parfait. C'est donc que dans cette ville-fourmilière pleine de buildings aux milliers de fenêtres, il peut y avoir deux hommes identiques ? Dès lors, le professeur est obsédé par l'idée de rencontrer ce double de lui-même, mais on devine qu'une telle quête n'est pas sans risque.

OÙ LES CONTRAIRES SONT LES MÊMES

Denis Villeneuve lui-même nous a prévenus qu'*Ennemi* était à classer du côté expérimental, mais ce n'est tout de même pas une pure installation d'art actuel. Par certains aspects le mystère y est même limpide. Après tout, on n'est pas en terrain inconnu : c'est « juste » une histoire de double (*doppelgänger*). Est-ce un double infernal, comme le Mr. Hyde du Dr Jekyll ou le Mr. Love du Dr Jerry ? Non, pas exactement. On se trouve ici davantage dans la nuance ; ce ne sera pas un Jerry maladroit et un Mr. Love incroyablement *cool*, mais plutôt un prof d'histoire mal dans sa peau et un acteur méconnu juste un peu plus à l'aise.

Le degré de parenté entre les doubles demeurera intrigant de bout en bout. Ce n'est pas gâcher le plaisir du futur spectateur de le dire : l'hypothèse que les deux hommes sont une seule et même personne se pointe tôt le bout du nez et semble appuyée de plusieurs manières. Même avant que s'enclenche la quête du double, on sent que quelque chose ne colle pas

chez le professeur, comme s'il n'était pas une personne à part entière : ses journées semblent trop semblables, trop pleines de trous, lacunaires ; les visites de sa petite amie ressemblent trop à une boucle de répétition sans fin et sans communication… Le mystère à résoudre est donc, comme dans d'autres histoires de double, combiné à une dissolution ou à un déplacement de l'identité, et on sent vite qu'*Ennemi* ne pourra pas être l'histoire saine et inspirante d'un personnage en quête de mieux-être. Si la quête du personnage est celle de comprendre l'incompréhensible, on voit que l'échec est déjà contenu dans la formulation.

Mais je crois que ce film est fait avec assez d'habileté pour satisfaire le spectateur ouvert à l'ambiguïté. Il est étrangement facile de se laisser porter par lui sans chercher à tout comprendre, en flottant à travers l'histoire, en appréciant l'étrange voyage. En seulement une heure trente, Denis Villeneuve réussit à créer un rythme plus méditatif qu'oppressant, un rythme étudié, qu'on ne peut pas qualifier de trop lent mais qui donne la sensation du temps ; car dans la vie, dans les films, pour que les images soient vraiment vues, un certain nombre de secondes est nécessaire. S'inspirant d'un roman de José Saramago, le réalisateur évite aussi avec brio certains problèmes qui touchent souvent les adaptations de romans, comme la verbosité, la surcharge.

Une part appréciable de l'intérêt trouvé dans le film revient aux interprètes. Dans le rôle de l'épouse de l'acteur, l'actrice canadienne Sarah Gadon impressionne : le trouble qu'elle vit est prenant, et constitue comme le miroir amplifié du nôtre. Isabelle Rossellini, en une courte apparition, laisse sans efforts apparents son empreinte. Quant à Jake Gyllenhaal, il en impose, réussissant à créer par des détails subtils deux personnages à la fois synonymes et contraires. Il porte le film sur ses épaules, ce qui est très bien représenté sur l'affiche d'*Ennemi* utilisée au Québec : sa tête occupe presque toute la place, tête qui soutient une ville elle-même menacée par une araignée géante.

Cette présence récurrente du motif de l'araignée le symbolise, *Ennemi* nous laisse avec des questions. Une araignée est évidemment quelque chose qui tisse une toile, qui nous prend au piège, d'accord… On sent que la solution de l'énigme n'est pas très loin, mais elle nous glisse entre les doigts. Peut-être Villeneuve se donne-t-il le défi d'arriver à un résultat à la fois pleinement satisfaisant et partiellement incompréhensible. Un film qui essaie d'être en même temps parfait et inabouti, comme une excellente bande-annonce bourrée de promesses qui se réaliseront seulement dans notre tête.

De toute façon, peu importe les détails, l'idée de départ de l'histoire demeure en nous, fascinante, effrayante. Se reconnaître dans le très secondaire acteur d'un film, presque un figurant… Un passé refoulé qui revient par le biais d'un DVD de deuxième catégorie, n'est-ce pas délicieusement cauchemardesque ? On est quelque part dans la région du complexe de l'imposteur : suis-je l'imposteur, moi, aujourd'hui ? Suis-je le simple reflet d'un acteur négligeable qui n'est apparu lui-même que quelques secondes, il y a quelques années, dans un film en définition standard ?

LE FAUX DOUBLE D'UN LIVRE

Le film de Villeneuve acquiert encore plus d'intérêt quand on le compare au roman dont il constitue en théorie l'adaptation. *En théorie*, car on peut comprendre que ce film accepte l'impossibilité d'adapter vraiment le livre, et fait quelque chose à partir de cette limite. Une tentative d'adaptation « exacte » du roman de Saramago *O Homen duplicado* (traduit chez Points sous le titre *L'autre comme moi*) serait peut-être une interminable série télé, au narrateur omniprésent, insupportable.

On s'est habitués à l'idée qu'un roman devienne un film ; on a oublié que c'était bizarre. Dès les débuts du cinéma, il y a eu ce désir d'équivalence entre littérature et film… Le public veut depuis longtemps la version cinématographique des romans et pièces de théâtre à succès. On rit maintenant en pensant que nos ancêtres ont transformé des pièces de Shakespeare en films muets de 12 minutes, mais en 2014, ce problème de la condensation demeure. Traduire un roman au cinéma n'est jamais simple, car il faut élaguer beaucoup, et le danger existe toujours d'obtenir un film qui n'est qu'un pâle reflet de sa source.

C'était donc inévitable, plusieurs éléments du roman se retrouvent absents ou très amoindris, comme l'érudition du narrateur – ou sa fausse érudition amusée –, multipliant les aphorismes inventés ou pas, ainsi que diverses transgressions des frontières entre narrateur et personnages. Le roman va parfois dans tant de directions qu'on finit par avoir l'impression que l'éparpillement constitue son centre même. Le narrateur du roman est érudit, disert, facétieux, alors que le film est plein de silences. L'hyper-analyse des situations faite par le narrateur du livre se transforme à l'écran en sous-analyse, en sous-développement de certaines pistes (ce qui est peut-être nécessaire, vu l'absence d'un narrateur ?). Mais derrière le film comme le livre, on devine l'amusement de ceux qui nous racontent l'histoire.

Dans les deux œuvres, sur la page comme à l'écran, il y a l'idée de reconstruire un casse-tête. La phrase placée en exergue du livre apparaît d'ailleurs aussi à l'écran : *Le chaos est un ordre à déchiffrer*. C'est donc bel et bien un casse-tête qu'il nous faut faire, dirait-on. Et pas sûr que le réalisateur va placer toutes les pièces pour nous. Les gratte-ciel de Toronto, sur lesquels le film s'attarde souvent, sont peut-être d'immenses paragraphes compacts, des

pages-paragraphes sans alinéas, comme dans le roman. De longs paragraphes à déchiffrer, côte à côte. Juste un essai d'ordonnancement construit par l'homme, un ordre factice qui contient et cache mille désordres.

En fait, plus précisément, dans le livre, l'auteur sait que l'idée du double maléfique n'est pas originale et le lecteur sait que le narrateur est un farceur qui s'amuse des clichés. Le film, lui, a parfois l'air de se prendre un peu plus au sérieux. Ce flou sur les intentions était peut-être inévitable : le film, ne reprenant du livre que quelques idées principales, constitue une version cinématographique cohérente d'une partie du squelette de cette œuvre, mais de ce fait dirige moins notre regard que le roman ne dirigeait celui du lecteur.

Étant donné que les discours intérieurs et les dialogues abondants du roman ont été à l'écran radicalement réduits, les acteurs héritent d'une grande responsabilité. Beaucoup de non-dit est laissé à exprimer aux interprètes. Certes, les visages des acteurs dans *Ennemi* ne sont pas si expressifs qu'ils laissent deviner le contenu du roman à ceux qui ne l'ont pas lu, car un visage ne peut pas à lui seul dire avec exactitude les discours intérieurs qui étaient si faciles à lire sur la page. Mais Jake Gyllenhaal ne jure pas avec l'esprit du livre, ne fausse pas, ce qui est déjà pas mal. Son visage sert bien le film, même s'il ne représente qu'une des incarnations possibles du roman.

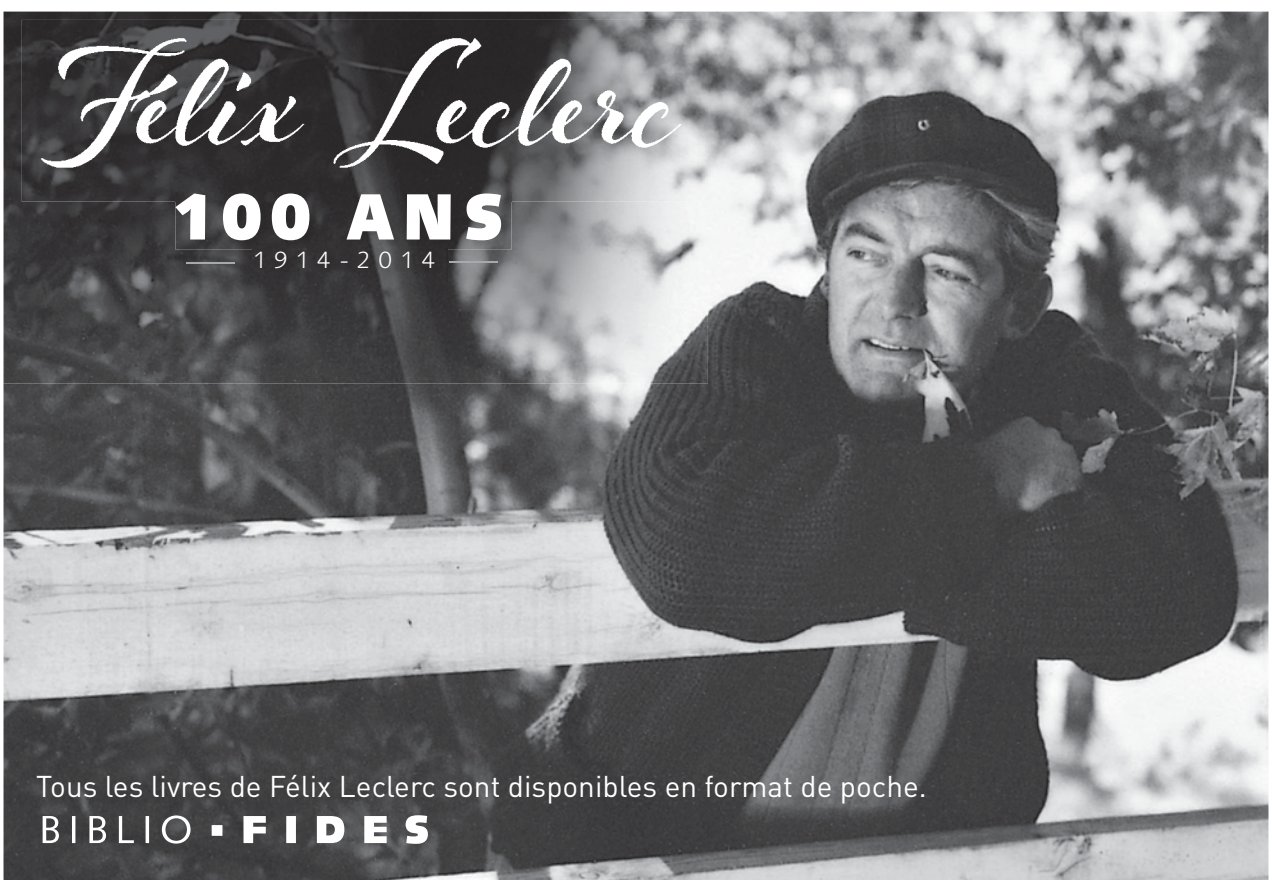
JOUER LE JEU

Malgré le thème sombre du film, il se rapproche certainement du livre par le côté ludique. En regardant *Ennemi*, on sent, quelque part derrière la caméra, le réalisateur et son scénariste s'amuser et rire dans leur barbe, en jouant avec les conventions et nos attentes.

Mais ainsi, le film peut tout à fait s'avérer exaspérant. Denis Villeneuve est d'humeur ludique ? Soit, mais peut-être qu'on ne veut pas jouer avec lui, en tout cas pas à ce jeu-là. Soit on accepte et on joue le jeu, soit on reste à l'extérieur de l'œuvre en la regardant comme un jeu dont on est exclu ou que personne ne veut nous expliquer. Certes, en regardant le film jusqu'à la fin, on obtient certaines clés d'interprétation, comme des récompenses, mais l'obscurité qui demeure peut donner l'impression que Villeneuve, tout comme Saramago, garde une partie du plaisir pour lui-même, qu'il ne dévoile pas toutes ses cartes, et donc peut-être qu'il bluffe, qu'il prétend présenter une œuvre plus riche que ce qu'il offre en réalité. On ne sait pas. Mais le spectateur peut aussi, pourquoi pas, s'oublier et choisir de s'amuser tout de même avec celui qui rit peut-être de lui.

On ne sort pas de la salle en recevant exactement la clé de l'énigme d'*Ennemi* sur un plateau d'argent, mais certaines hypothèses se détachent, qui ne sont pas nécessairement celles qu'on dégageait du livre. C'est peut-être parce que le film puise à des sources cachées, ailleurs que dans le roman mentionné ? Il en a bien le droit.

Je ne pense pas que cela en fasse un film malhonnête ; il n'a pas trahi le pacte implicite qu'il a noué avec nous, parce que dès le départ il nous engloutissait dans les limbes et se montrait tel un film-rêve. Voilà le type de film qu'on a envie de voir une seconde fois. Pour essayer de tout comprendre, mais aussi pour se replonger dans son univers esthétique tout à fait cohérent, et captivant. ✺

* Réviseur linguistique et cinéphile

Photos : ©Les Films Séville